

Vu de Pro-Fil



n°3

Dossier : Le jeu d'acteur

La lettre de Pro-Fil n°58 - Printemps 2010

Vu de Pro-fil

Siège social :

rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

Secrétariat national :

390 rue de Fontcouverte—Bât 1
34070 Montpellier

Tél-fax : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr
www.pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jean Lods

Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

Réalisation : crea.lia@orange.fr

Comité de rédaction :

Jacques Agulhon
Maguy Chailley
Arielle Domon
Jean Domon
Alain Le Goanvic
Martine Roux-Levain
Jean Lods
Jacques Vercueil
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Arlette Welty Domon

Ont aussi participé à ce numéro :

Jacques Agulhon
Françoise Lods
Jean Pierre Queyroy
Anne-Béatrice Schwab
Gianna Urizio

Prix au numéro : 3 €
Abonnement 4 numéros : 13 €

Impression Sungrafik
RD 562 - Plan Oriental
83440 Montauroux
N° SIREN : 513 293 340

ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 10 mars 2010



Notre association arrive à un tournant. La prise de conscience de la diversité de nos membres, venant d'horizons religieux et philosophiques différents, nous amène à réfléchir à nos fondamentaux.

Tout en réaffirmant notre enracinement dans le protestantisme, notre action pédagogique et formatrice s'adresse peu à peu à un public plus large, composé de cinéphiles « déjà » avertis, mais aussi de personnes intéressées de découvrir le monde contemporain à travers le cinéma. C'est à un plus grand professionnalisme que nous sommes conviés, comme en témoignent : notre site internet, la nouvelle formule *Vu de Pro-fil*, les nombreuses interventions pédagogiques en milieu protestant et ailleurs.

Nouvel élu comme président, par le conseil d'administration, j'ai conscience d'avoir à accompagner les changements nécessaires en continuité avec mes prédécesseurs : Jean Domon et Jean Lods, que je remercie de tout cœur pour leurs actions et leurs conseils.

Dans ce numéro 3 vous trouverez un dossier sur les acteurs et les actrices de cinéma. Souvent plus célèbres que les réalisateurs qui les ont dirigés, ils contribuent à la qualité d'un film. C'est un critère d'appréciation et d'analyse, ce n'est pas le seul ! Mais, soyons objectifs : l'impression durable de films dans notre mémoire ne vient-elle pas de l'acteur ou de l'actrice : Clark Gable, John Wayne, Jean Gabin, Gérard Depardieu, Marilyn Monroe, Maggie Cheung, Vivien Leigh, Jeanne Moreau, Bruce Willis ... ?

Je suis sûr que vous pourrez facilement mettre un titre de films sous ces noms !

Bonne lecture

Alain Le Goanvic



A propos de notre dossier sur le jeu d'acteurs signalons les Ours d'argent des meilleurs acteurs attribués d'une part, *ex aequo* à Grigory Dobrygin et Sergei Puskepalis, dans *How I ended this Summer*, et d'autre part Shinobu Terajima dans *Caterpillar*. © Berlinale

Sommaire

n° 3 . Printemps 2010

Pro-Fil



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction

Couverture :

L'actrice allemande **Hanna Schygulla**, égérie du réalisateur Rainer Werner Fassbinder, vient de recevoir l'**Ours d'honneur** lors de la Berlinale 2010 pour l'ensemble de sa carrière (parmi ses derniers films *De l'Autre côté* de Fatih Akin (2007). © Dorothea Wimmer (Hommage Berlinale 2010).

3 Edito

Planète cinéma

- 4 Berlin
- 4 Rencontre avec un jeune cinéaste
- 5 Parmi les festivals
- 6 Le cinéma entre télévision et internet

Le Dossier : le jeu d'acteur

- 7 Jouer au cinéma
- 7 Jouer ou être
- 8 Les acteurs de la folie au cinéma
- 9 Acteur de théâtre / acteur de cinéma
- 10 D'un bord à l'autre, panoramique
- 11 Scarlett, Maria, Nora, l'éternel féminin ?
- 12 Acteurs asiatiques *versus* acteurs occidentaux ?
- 13 Tilda Swinton – une Lady

Le coin théo

- 14 Le jeu de l'être

Découvrir

- 15 Montpellier Juifs et arabes au festival chrétien du cinéma
- 16 Quels films pour nos jeunes ?
- 17 Même pas peur !

Pro-fil infos

- 18 Ciné-Culte
- 19 A signaler ...

A la fiche

- 20 Etreintes brisées

Du Nord au Sud ...

Bouches du Rhône / Marseille

Paulette Queyroy
Tél : 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Gard / Nîmes

Christian Gidde
Tél : 04 66 71 12 25
cgidde@wanadoo.fr

Hérault / Montpellier

Etienne Chapal
Tél : 04 67 75 74 86
Jacques Agulhon
Tél : 04 67 42 56 04

Ile de France / Paris

Jean Lods
Tél : 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile de France / Issy-les Moulineaux

Christine Champeaux
Tél : 01 46 45 04 27
Christine.champeaux@orange.fr

Var / Fayence

Waltraud Verlaguet
Tél : 04 94 68 49 35

Drôme / Dieulefit

Daniel Saltet
saltet.daniel@wanadoo.fr

Loire Atlantique / Nantes

Philippe et Sophie Arnéra
Tél : 08 73 68 43 93
lezarnera@nantes.fr

Alsace / Strasbourg

Patricia Rhoner-Hege
Jdphege@aol.com

Parmi les festivals ...

Berlin

L'ours d'or et le prix du jury
œcuménique vont à
Bal (Miel)
de Semih Kaplanoglu
(Turquie)



Photos du film *Bal* et de son réalisateur Semih Kaplanoglu © Berlinale



► **A venir : Itinérances à Alès 19 - 28 mars 2010**

Une sélection internationale d'inédits, un choix d'avant-premières, une compétition de courts-métrages, des hommages, ciné concerts... Pour plus de détails, voir : www.itinerances.org

Rencontre avec un jeune cinéaste



Laurent PERREAU et *le Bel Age*
(France 2009 1h37)

Le Bel Age...est-ce celui de Maurice (Michel Piccoli), celui de sa petite-fille Claire (Pauline Etienne) ou celui de Laurent Perreau lui-même, qui réalise là son premier long-métrage ?

La présence de Laurent Perreau, à la réunion Pro-Fil Ile-de-France de février, a suscité un vrai bonheur : les questions fusaient sur ce film parfois énigmatique, elliptique, déconcertant et émouvant. Lyrique tout autant.

Laurent se présente en quelques mots : après des études de droit et de philosophie, il laisse s'exprimer sa passion pour le cinéma et son désir d'écrire des scénarios. Il n'a pas fréquenté d'école de cinéma. Mais il a vu beaucoup de films et beaucoup lu : «

Qu'est-ce que le cinéma » d'André Bazin, ou encore « Hitchcock-Truffaut », dit-il en souriant, ça vaut quatre ans de Fémis !!!

Laurent se forme comme assistant auprès d'Emmanuel Finkiel, ou d'Anne Fontaine. Il travaille avec Caravaca.

Il a tourné deux courts métrages : *Quand j'étais photographe* (2000) puis *Histoire Naturelle* (2004) qui sont allés de festival en festival.

Le grand moment : la sortie du premier long métrage : *Le Bel Age* (janvier 2010)
La vieille « maison » à l'orée de la forêt, est le lieu magique où vont se croiser, se fuir, se retrouver, Maurice Reverdy, un octogénaire rugueux et plein de vie, et sa petite-fille Claire, dans la fragilité et la violence rebelle de ses 17 ans : l'insurgée. Ce devait être le titre du film. Mais il ne convenait pas au personnage du vieil homme.

Laurent Perreau saisit Claire dans son présent : aucune explication à sa sauvagerie. Solitaire, volontaire, blessée, elle se bat. Nageuse de haut niveau, elle veut gagner dans ce monde du chacun pour soi.

Du grand-père, nous apprenons qu'il a été résistant dans le Vercors. Qu'une grande douleur sentimentale l'habite depuis ces années-là.

Il y a un chien aussi, qui se fait écraser. Douleur encore. Et une blessure au pied. A nos « pourquoi ? », Laurent Perreau répond qu'il y a *du secret* dans le film, de même qu'il y a des choses qu'on ne saura jamais des êtres que nous côtoyons chaque jour. « *je voulais faire un film qui laisse une place à l'imagination du spectateur : ne pas lui crier la psychologie des personnages au visage* ».

La très belle « scène à la bougie », au cours de laquelle Claire et son grand-père vont enfin se rencontrer, fait apparaître avec une infinie pudeur les *traces silencieuses* qui habitent tout autant le vieil homme que la jeune fille.

Laurent Perreau manie l'ellipse avec bonheur : on pense à Bresson, auquel il rend volontiers hommage. Il vise une esthétique du dépouillement qui convient parfaitement à ce réalisateur d'origine protestante !

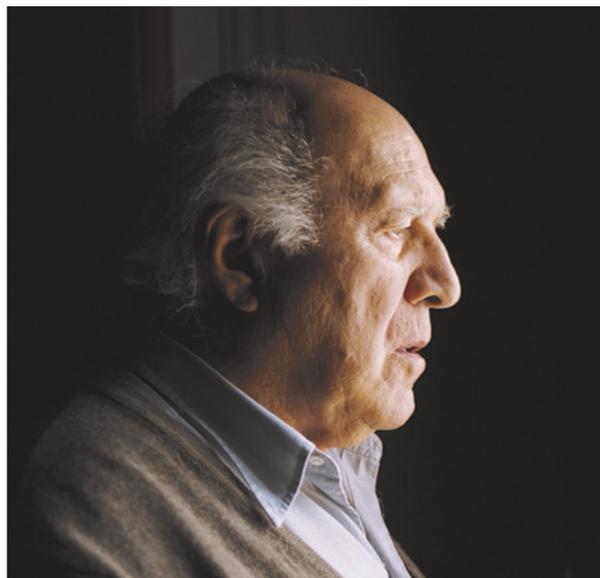
Il joue avec maîtrise de la lumière pour éclairer l'âme de ses personnages : lumière crue et blanche de la piscine, lumière chaude et douce des intérieurs, comme dans les toiles des maîtres hollandais. Pour ce faire, il nous dit avoir utilisé deux pellicules différentes : l'une pour Piccoli, sans blanchiment, une autre pour Pauline, qu'il filme caméra à l'épaule *parce*

qu'elle nous échappe sans cesse. Comme s'il y avait deux films, qui vont se croiser.

Le texte est sobre, dépouillé. De ce fait, l'image parle avec une grande force, comme il se doit au cinéma :

« *le cinéma est l'écriture dont l'encre est la lumière* » disait Jean Cocteau. Se référant à des réalisateurs comme Hitchcock, Truffaut, Bresson, Gus van Sant, voire Bergman (*les fraises sauvages*), Laurent Perreau se révèle être un auteur talentueux dont il faut tenir compte dès maintenant dans le paysage du jeune cinéma français.

Françoise LODS



Photos du film *Le bel âge* Sophie Dulac Distribution
Michel Piccoli © J.Bouillon
Laurent Perreau (page gauche) et Pauline Eitenne (ci-dessus) © C.Bozon



Photos Gianna Urizio

Le cinéma - entre télévision et internet

Nous vivons une époque de convergence des médias. Le fait que le contenu de la communication corresponde au médium qui le transmet n'a rien de nouveau : la télévision riche cousine de la radio et demi-sœur du cinéma s'est, petit à petit, inventée un langage, des programmes, une formule. Au début, un monsieur (ou une belle dame) assis, donnait les nouvelles. On y ajouta les images : le documentaire naissait ; et puis apparut le scénario télévisé, la publicité et les différentes formes de divertissement. Aujourd'hui, nous sommes arrivés à une globalisation de la télévision : de grands holdings (comme l'hollandais Endemol) vendent aux télévisions des formules qui font le tour du monde et s'adaptent aux différentes cultures et langues. Mais la télévision n'est pas le cinéma. Le cinéma reste la grande fabrique de rêve et représente un des plus importants business mondial. Il interprète la réalité, il en est aussi le miroir plus ou moins déformé. Comme les fables, il véhi-

cule les idéologies, du pouvoir et du contre-pouvoir. Il est capable de rapprocher ce qui est loin, permet de s'identifier, de continuer à rêver. A une époque comme la notre où il est toujours plus difficile de rêver apparaissent des films comme *Avatar*, où, heureusement, les

bons gagnent contre les méchants. Cependant, même le cinéma est en train de se conformer. Comme il a interagi avec la télévision (en utilisant son langage, ses rythmes, ses acteurs) il regarde aujourd'hui vers Internet et se demande comment l'utiliser. Il y a comme toujours une utilisation par le bas (les jeunes – le cauchemar des producteurs cinématographiques – téléchargent toujours plus souvent les films d'Internet) et certains s'interrogent déjà sur la production de films « miniaturisés ». Il est déjà arrivé qu'un adolescent qui a réalisé un film posté sur YouTube soit invité à réaliser un film.

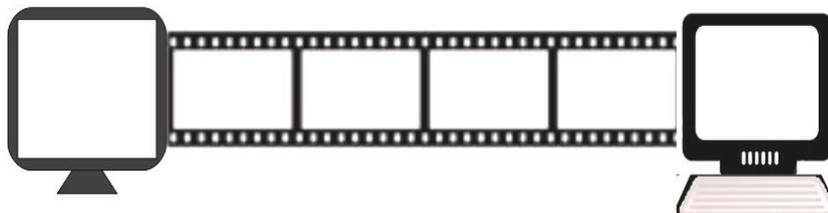
En somme, les médias représentent, aujourd'hui comme jamais, un monde en mouvement, où les stratégies ne sont pas encore définies et où il est donc difficile de délimiter de claires tendances. Ce que nous pouvons avancer pour le moment et qu'Internet offre un grand nombre de productions textuelles, audio et vidéo « faites à la maison ». La mul-

tiplication des sujets actifs comporte également un usage inhabituel « par le bas » de ce médium.

Si je peux faire une réflexion par rapport à mon expérience pendant 30 ans au sein d'un programme télévisé protestant dans un pays comme l'Italie (avec un protestantisme fortement minoritaire) je dirais que nous avons été avantagés, sans aucun doute, par cette possibilité télévisée. Le « vidéo ergo sum » a donné de nouvelles possibilités au protestantisme dans le pays, qui a ainsi pu présenter à un public plus ample ses idées, son origine, sa foi et son engagement social. Aujourd'hui, nous ne sommes plus des visiteurs » (hérétiques ?) et notre engagement civil est souvent apprécié. En même temps, cette responsabilité de nous présenter à la télévision a attiré l'attention de nos églises sur l'importance de la communication. Et aujourd'hui les stratégies télévisées changent. On accompagne souvent la télévision généraliste d'une télévision thématique et à la demande. Dans la télévision généraliste nous sommes toujours plus placés aux marges et dans la télévision thématique publique – qui doit encore s'affirmer – il n'y a pas de place pour nous pour le moment. Et Internet ? Sur Internet nous sommes encore trop en retard.

Certains pasteurs « cyberphiles » prennent des initiatives individuelles, mais ils n'ont pas de stratégie. Et le temps passe...

Gianna Urizio



Jouer au cinéma

Il ne faut pas tomber d'un excès dans l'autre. Les cinéphiles tordent le nez devant ces producteurs qui financent un film sur le nom d'une vedette, et devant les spectateurs qui vont le voir au même motif. Dans Vu de Pro-Fil, se manifeste souvent aussi (bien que non avouée) la prééminence accordée au « créateur de l'œuvre », au réalisateur – même si l'industrie du cinéma en a vu tant, de ces « créateurs », relégués au rang d'exécutants, parfois remplacés en cours de route et souvent privés du « final cut »... Alors, les acteurs, à « traiter comme du bétail », selon la hideuse formule d'Hitchcock? Ne sont-ils pas plutôt, comme l'affirme Almodovar, « la matière première dont est fait le film »?

Quittant pour une fois les sujets humains et de société dont le traitement au cinéma fait l'objet habituel des dossiers de Vu de Pro-Fil, en voici un qui s'insinue derrière l'écran dans l'un des rouages mystérieux du travail et de l'art du cinéma. Et son projecteur se braque sur ces êtres d'entre deux mondes, sur ces personnes dont le métier est d'être personnages, et dont l'art vise à nous perdre entre fiction et réalité, tout en restant eux-mêmes – car, tout purisme à part, combien y perdrait notre plaisir de cinéma, si acteurs et actrices restaient anonymes !

Jacques Vercueil



Photo du film *Etreintes brisées* © Pathé Distribution Paola Ardizzoni et Emilio Pereda (AFC)

Jouer ou être

Héritier de l'enseignement de Stanislavski, l'Actor's Studio a bouleversé la façon de jouer des acteurs.

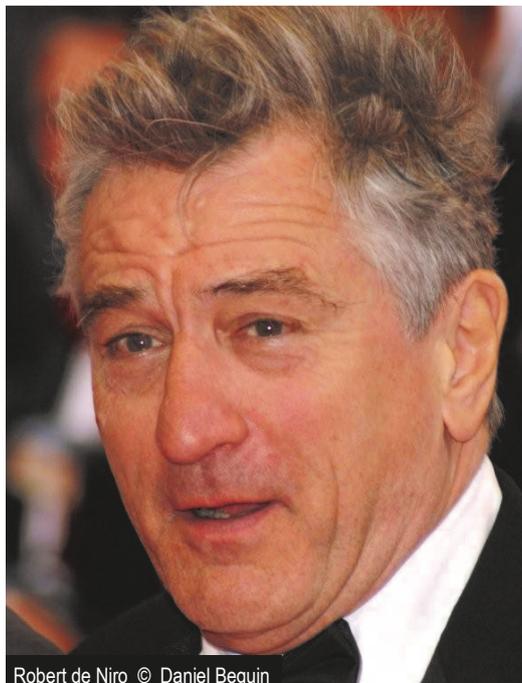
On se souvient de la puissance animale d'un Marlon Brando en tee-shirt humide de sueur dans *Un tramway nommé désir*. On se souvient du combat au couteau ou de la course à la mort des voitures dans *La fureur de vivre*. James Dean y interprétait un jeune homme révolté en qui une génération s'est identifiée. Avec ces films, un frisson nouveau traversait les écrans. Quelque chose d'une vérité jamais atteinte collait à la peau des personnages, comme le tee-shirt à celle de Marlon Brando. Génie de l'acteur ? Sans doute. Mais aussi résultat d'une méthode de travail développée par une école récemment créée, l'Actor's Studio. Une méthode elle-même largement inspirée par l'enseignement de Constantin Stanislavski au Théâtre d'art de Moscou dans les années qui ont précédé la seconde guerre mondiale.

Une immersion dans le personnage

Que dit cet enseignement ? Que, guidé par son intuition et son subconscient, le bon acteur doit vivre son personnage et non simplement l'interpréter. Malheureusement notre conscient ne peut pénétrer dans le domaine du subconscient où se trouve la source de l'inspiration. Toutefois, enseigne Stanislavski, « il existe dans l'esprit humain des éléments accessibles qui dépendent de la conscience et qui, à leur tour, sont capables d'agir sur des processus psychologiques involontaires ». D'où les différents axes de travail sur lesquels porte sa méthode — l'imagination, la concentration, la relaxation, le sens de la vérité, la mémoire affective —, chacun d'entre eux constituant un outil permettant à l'acteur de se rapprocher du personnage et de l'intégrer jusqu'à la fusion. Tout cela assorti de la recommandation générale : « Ne vous éloignez pas de vous-même. Lorsque vous êtes sur scène, jouez toujours votre propre personnage, vos propres sentiments ».

Elia Kazan et Lee Strasberg

Cette recommandation ainsi que les principes qui l'accompagnent vont se retrouver à la base de l'enseignement de l'Actor's Studio qui fut fondé par Cheryl Crawford, Elia Kazan et Robert Lewis en 1947 et connu son apogée de 1951 à 1982 sous la direction de Lee Strasberg. Lee Strasberg pour



Robert de Niro © Daniel Beguin

qui « tout grand acteur travaille sur deux sphères, le travail sur lui-même et sur son rôle ». Un travail qui, pour nourrir le subconscient de l'acteur de la vérité du personnage, est souvent allé très loin dans l'expérimentation personnelle de la vie du rôle : on sait que, pour jouer dans *Taxi driver*, Robert de Niro s'est immergé dans la vie nocturne new-yorkaise pendant plusieurs semaines, et que, pour *Witness*, Harrison Ford a exercé pendant six mois le métier de policier à Philadelphie.

Deux générations, et ensuite ?...

La liste des grands acteurs américains ayant passé par l'Actor's Studio est longue : on le comprend, cette méthode a renouvelé Hollywood et produit ce qui s'est fait de mieux en matière d'acteurs : James Dean, Marlon Brando, Elizabeth Taylor, Marilyn Monroe, Paul Newman, Jack Nicholson, etc... dans une première fournée. On en est maintenant à la deuxième génération : Robert de Niro, Al Pacino, Nicole Kidman, Nicolas Cage, Sharon Stone, Bruce Willis... Mais, plus qu'une école, l'Actor's Studio est un peu devenu à la longue un passage obligé et un effet de mode. Endormi sur ses lauriers, on peut craindre qu'il ne souffre des maux mêmes qu'il prétendait combattre. Le tic a un peu remplacé la trouvaille spontanée, le cabotinage, le mécanique, le répétitif ont refait surface. A quand un nouveau Lee Strasberg ?

Jean Lods

Les acteurs de la folie au cinéma

Est-il rôle plus pervers que de simuler la folie ? Est-ce bien raisonnable ?

Le peut-on sans un petit grain ?

Nombreux sont ceux et celles qui s'y sont frottés et parfois ... piqués !

La folie, cette « altération de la santé psychique entraînant des troubles du comportement » n'a pas de frontière précise. Elle est souvent associée à la criminalité.

Au début du cinéma, influencé par la théorie du criminologue Lombroso qui se disait capable de reconnaître un criminel à sa morphologie, les fous sont représentés sous les traits de monstres et sont les héros des films d'horreur. Des acteurs au physique hors norme se spécialisent dans ces rôles : un des premiers fous monstrueux (plus monstre que fou) est Boris Karloff, qui sera la Créature de Frankenstein (lui, vrai savant fou) dans les 3 films de J. Whale.

Rondo Hatton, un journaliste souffrant d'acromégalie (trouble hormonal entraînant la

reprise de la croissance des os) incarna à l'écran des fous, notamment *Brute Man* (J. Yarbrough, 1946). Citons encore Peter Lorre, le fou meurtrier de *M le maudit* (F. Lang, 1931).

D'autres acteurs au physique plus conventionnel, utilisent un maquillage explicite. Ce sont les savants fous du *Cabinet du Dr Caligari*, (R. Wiene, 1919) et de *Dr Mabuse*, (F. Lang, 1919). Frederic March reçut un oscar pour son interprétation dans *Dr Jekyll et Mr Hyde* (R. Mamoulian, 1939). Dans *Les chasses du comte Zaroff* (E. Schoedsack, I. Pichel, 1934) la folie du comte, joué par Leslie Banks est indiquée par une cicatrice sur le front qu'il caresse régulièrement. A la fin d'*Aguirre, la colère de Dieu*, (W. Herzog, 1972) c'est la démarche de Klaus Kinski, qui manifeste le déséquilibre.

Mais notre voisin le plus normal peut se révéler

être un fou ou devenir fou. Alors la folie ne marque plus les corps mais est portée par le jeu. Ainsi la retombée en enfance de Bette Davis dans *Qu'est-il arrivée à Baby Jane ?* (R. Aldrich 1962), montre le paroxysme de sa folie. Un acteur incontournable de la folie est Jack Nicholson. Dans *Shining* (S. Kubrick, 1980) il matérialise l'état de sa psyché par une interprétation débridée : rictus, tics, grimaces haineuses et regard noir. A l'opposé, Catherine Deneuve dans *Répulsion* (R. Polanski, 1965) a un jeu minimaliste, c'est son atonie, son absence à elle-même et aux autres qui nous indiquent, avec tout autant de force, sa folie.

La folie n'est pas toujours criminelle et quelques acteurs ont eu l'occasion de montrer leur talent dans des films qui ne sont ni des films fantastiques ni des films d'horreur. Dans *Ouragan sur le Caine*, Humphrey Bogart, (E. Dmytryk, 1954) manipule de façon compulsive des billes de plomb. *Une femme sous influence* (J. Cassavetes, 1975) donne l'occasion à Gena Rowlands de jouer une femme ordinaire, fragile psychologiquement, trop aimable, trop proche des gens qu'elle gêne par sa demande d'intimité ; elle se lance dans des gestes et des bruits saugrenus quand elle est submergée par ses émotions et ne peut plus parler. Isabelle Adjani dans l'histoire d'Adèle H. (Truffaut, 1975) en déambulant hagarde dans les quartiers, présente le glissement d'Adèle dans la pauvreté et la folie.

Et pour contrebalancer ce tableau bien sombre évoquons le doux dingue de *Amarcord* (Fellini, 1973) Téo, oncle du héros, joué par Ciccio Ingrassia, (acteur comique italien) que la famille va chercher à l'asile pour passer la journée à la campagne. L'acteur nous montre un Téo vif et catatonique, victime et tyran.

Sylvie de Micheaux



John Fraser et Catherine Deneuve dans Répulsion | source: Deutsche Kinemathek



Leonardo DiCaprio entre folie et réalité dans *Shutter Island* de Martin Scorsese 2009 © Concorde Filmverleih GmbH (Berlinale 2010)

Acteur de théâtre / acteur de cinéma

Acteur de théâtre

Du point de vue du théâtre, l'acteur est l'interprète d'un personnage, celui qui est présent sur scène et qui agit. Il prête son corps, sa voix, sa sensibilité à un être fictif et, en tant que personne, il se protège derrière son masque. L'authenticité de sa pré-

sence sur scène exige qu'il tienne son rôle, sans défaillance, jusqu'à la fin de la représentation.

Il s'agit donc pour lui d'entrer dans la peau du personnage, de le faire entrer dans sa peau. Mais que se passe-t-il quand il joue ? Est-il lucide ou en transe, distant ou possé-

dé ? Jusqu'où la personne peut-elle se fondre dans le personnage à jouer ? (cf Diderot « Le paradoxe du comédien »)

Ce dédoublement, cette capacité à la fusion ou à la distance vis-à-vis du personnage est au cœur de la distinction acteur / comédien.

Acteur ou comédien ?

Louis Jouvet a théorisé cette opposition. L'acteur est un comédien négatif. Par des qualités extérieures : le prestige de sa voix, de son nom, de sa prestance, il gagne les faveurs du public pour le faire accéder à l'illusion.

Le comédien doit tout produire par des moyens artificiels. Il est le véritable acteur : adaptation de son physique, transformation de sa sensibilité intérieure pour atteindre la hauteur du personnage.

On parle de comédien ou d'acteur au théâtre, mais on dit acteur de cinéma. Serait-ce une hiérarchie des valeurs ?

Acteur de cinéma

Sans aucune formation, sans talent particulier, n'importe qui peut faire du cinéma, si son physique correspond au rôle à jouer. Entre l'acteur et son personnage, il y a l'image. C'est dans l'image imprimée sur le film que le personnage imaginaire trouve son expression vivante. Cela implique de la part de l'acteur qu'il soit naturel, qu'il soit « comme dans la vie ».

Certains réalisateurs, se méfiant du cabotinage des acteurs, emploient des non-professionnels. L'acteur ne serait alors qu'un figurant dont il faut savoir se servir.

Mais la plupart des acteurs ont reçu une formation professionnelle, et cette formation est continue : il travaille seul, sur lui-même, sur sa voix et son corps. Ses émotions constituent la matière même qu'il est chargé de modeler.

Le grand acteur sait que, sans contrôle sur soi, il aurait tendance à un exhibitionnisme narcissique auprès d'un public qui ne demande qu'à se laisser séduire par la confusion entre la personne et le personnage. Il lui faut lutter contre sa propre image.

Jean Pierre Queyroy



John Wayne source californiahistorian.com

D'un bord à l'autre, panoramique

Il est grand, plus grand que les autres. Il regarde droit devant lui, les yeux légèrement plissés pour que le regard soit plus précis, à cause de la forte lumière. Le visage a été buriné par trop de soleil, de vent, de froid ou de chaud. Les yeux clairs, bleus, sont calmes, déterminés. Des manches de sa lourde chemise sortent des mains fortes, rapides et adroites, prêtes à saisir d'un geste impossible à prévenir l'arme qui crachera la mort et la justice.

A sa première apparition (celle qui compte), il bondit au milieu de la piste, fusil en mains, pour arrêter la diligence... dans laquelle il monte en client (*Stagecoach*, John Ford 1936). Depuis, on a eu le temps, dans plus de cent films, de bien connaître papa John WAYNE, sa présence rassurante, son attention à ses proches. Son jeu minimaliste, la tête un peu penchée, peu de mots, fait supposer force intérieure, concentration, et entretient le mystère qui sied aux chefs dont les décisions émanent d'un monde inconnu au commun des mortels... Fidèle jusqu'au bout aux valeurs qui ont fait l'Amérique, selon lui (*Alamo*, John Wayne 1960) : préserver le droit de penser et dire, aller et venir comme l'on veut, et même... acheter et vendre !

On ne peut oublier, sous le long manteau et le vaste chapeau dont l'affubla Sergio Leone, la découverte de ses yeux brulés de soleil et leur impassibilité meurtrière. Mais après trois petits tours réussis, Clint EASTWOOD eut la sagesse d'aller se faire voir ailleurs. Il n'est plus besoin désormais de maquillage pour retrouver, pétri de rides, le visage cuit par le désert du « bon » voyou d'antan. Lui non plus n'en fait pas trop : ce n'est plus un cigare qu'il machouille, il faut lire comment il empoigne sa canette de bière, pour comprendre... Mais *Gran Torino* (Clint Eastwood, 2009) ponctue aussi une longue traversée, l'acteur mascotte des machos réac s'étant transformé en paladin des causes bien-pensantes.

Un jeu d'acteurs fait surtout de présence, dans un réseau de codes dont s'affranchir est déjà création, c'est le sort commun des héros de western. C'est leur propre loi qu'ils font régner, et leur privilège est de toujours savoir, aussitôt, en quoi elle consiste. Mais que l'on approuve ou regrette le fond des choix qu'ils imposent, c'est de toutes façons l'individualisme qui est vendu : le salut réside dans la bonne volonté de ceux qui savent se donner les moyens de faire valoir leur inflexible volonté.

Jacques Vercueil

Scarlett, Maria, Nora, l'éternel féminin ?

Le jeu de la séduction a-t-il évolué ?

Dans *Autant en emporte le vent* (V. Fleming, 1939), Vivian Leigh incarne Scarlett O'Hara qui affronte Rhett Butler (Clark Gable).

Dans *Le mariage de Maria Braun* (R. W. Fassbinder, 1979) Hanna Schygulla (Maria Braun) charme Ivan Desny (Karl Oswald) ;

Dans *Rois et Reine* (A. Desplechin, 2003) Emmanuelle Devos (Nora) fait face à Matthieu Amalric (Ismaël).

Trois exercices de manipulation visent des personnages affaiblis par leur situation du moment.

Scarlett visite Rhett en prison

Elle souhaite lui demander de l'argent mais ne veut pas montrer sa misère actuelle.

Le jeu de Vivian Leigh est celui d'une coquette. Il traduit bien la situation de la femme à l'époque du film (et, plus encore, à celle de la narration). Sa dépendance l'obligeait, pour obtenir ce qu'elle désirait, à user de ses charmes. Elle n'était pas censée argumenter pour convaincre. De plus, Scarlett prend le spectateur à témoin de ses roueries : le sur-jeu était encore souvent jugé nécessaire pour faire comprendre ce qui se passait à l'écran. Les vœux qu'elle exprime contre Rhett à la fin de la séquence sont alors saisis au premier degré.

Dans le train, Maria cherche fortune.

Un riche industriel est assis en face d'elle, c'est une aubaine. Un G.I. lui fait des propositions grossières. Elle le remet à sa place.

Hanna Schygulla est un chat guettant une souris à travers ses yeux mi-clos. Elle bondit pour faire fuir le G.I. et pour emmener Oswald au wagon-restaurant (elle lui enfile sa veste). Son jeu est en contrastes et provocations. Ici on peut constater qu'une femme utilise ses charmes mais met en valeur ses capacités (règlement de situations

déliçates, maîtrise de l'anglais) pour séduire. Le jeu est encore explicite mais sans exagération.

Nora et Ismaël à l'hôpital psychiatrique

Nora, qui va faire un riche mariage, veut confier à Ismaël son fils trop encombrant.

Emmanuelle Devos adopte un registre naturel et sincère. Bien sûr, elle s'est préparée à la rencontre en se coiffant et se pinçant les joues pour les rosir, mais elle fait appel à l'émotion de son interlocuteur, elle tente ainsi de le dominer. C'est une femme qui maîtrise totalement sa vie. Son ton est adapté à ses paroles sauf à la fin de l'extrait (souhait qu'Ismaël reste à jamais enfermé dans son hôpital), ce qui laisse le spectateur dans l'ambiguïté sur les intentions de son personnage.

L'interprétation bien sûr, tient compte du scénario et de la mise en scène, mais, dans les trois cas, ces femmes reflètent leur époque et donc leurs conditions de vie. On peut noter une importante évolution entre ces situations. Une autre constatation, cette fois-ci indépendante du caractère féminin de ces rôles, est le passage progressif d'une interprétation très explicite à un appel au jugement du spectateur pour comprendre la personnalité de la séductrice.

Nicole Vercueil



Source Deutsche Kinemathek *Gone with the wind* .1939

Acteurs asiatiques versus acteurs occidentaux ?

Généralement parlant, l'acteur « asiatique » nous paraît : impassible, plutôt introverti, économe dans sa gestuelle, visage lisse, attitude hiératique, émotions contenues. L'occidental, c'est souvent le contraire, mais pas toujours ! Considérons un moment : Sean Penn (*Mystic River*) et Toshiro Mifune (*Barberousse*) ; Maggie Cheung (*In the mood for love*) et Pénélope Cruz (*Trentes brisées*). Nous voyons des expressions, une gestuelle, des attitudes corporelles très différentes.

Dans le cinéma occidental, l'influence de l'Actor's Studio (créé par Stanislavsky et Elia Kazan dans les années 50) a été déterminante et le reste encore. Le principe était de réhabiliter la notion d'un jeu composé, et la recherche

Chez les « maîtres » japonais (Ozu, Kurosawa, Mizoguchi, Naruse), de grands acteurs sont dans notre mémoire: Chishu Ryu (*Voyage à Tokyo, Le goût du Saké* d'Ozu) ; l'actrice Kinuyo Tanaka (*La vie d'O Haru, femme galante* Mizoguchi) ; Takashi Shimura (*Vivre de Kurosawa*) et le très grand Mifune. Ces acteurs s'inspirent du kabuki et aussi du théâtre nô, où l'on passe de la plus grande inexpressivité à un jeu parfois outrancier, en passant par toute une palette de sentiments (*Rashomon*). Nous sommes dans un contexte culturel loin du nôtre, mais les situations humaines sont universelles.

Si on se tourne vers le cinéma chinois contemporain (Chine Continentale, Hong Kong, Taïwan), de nombreux films nous offrent une éblouissante pléiade d'acteurs et d'actrices :



Maggie Cheung dans *In the mood for love* © source : Océan Films

Bruce Lee, Leslie Cheung, Tony Leung, Gong Li, Maggie Cheung, Zhang Zhihi... Beaucoup de films policiers très violents (Johnie To, John Wo) ou d'arts martiaux (avec Bruce Lee l'emblème), mais également des fresques historiques (*La Cité interdite, Les poignards volants* de Zhang Zhimou), mobilisant grandes mises en scène et effets spéciaux.

Le travail de l'acteur se

modifie, se rapproche des personnages des films américains ! Nous entrons dans le cinéma commercial.

d'une vérité psychologique. Ce fut la pépinière de tous les grands acteurs américains, de Marlon Brando à Al Pacino. Mais il y a des exemples de jeu d'acteurs occidentaux sans expression : tous les films de Robert Bresson ; *Le samouraï* de Jean Pierre Melville met en scène un Alain Delon impassible (d'où le titre du film) ; Daniel Auteuil dans *Un cœur en hiver* (Claude Sautet) etc.

Mais grâce aux films de Wong Kar Wai (*In the mood for love*) et de Hou Hsiao-hsien (*Les fleurs de Shanghai, Millenium Mambo*) on retrouve la lenteur, la force contemplative, et des acteurs plus dans l'esprit des grands maîtres. Le Coréen Kim Ki Duk (*Printemps, été, automne, hiver..*) entre parfaitement dans cette catégorie.

Une hypothèse à poser dès maintenant : la vision que nous avons de l'acteur ou de l'actrice « typiquement » asiatique vient d'un certain style de films...

Alain Le Goanvic

Tilda Swinton – une Lady



Tilda Swinton photo: W.Verlaquet

Lady, elle l'est dans tous les sens du terme : à cause de son origine (elle est issue de la haute société écossaise et va à l'école avec la future Lady Di), à cause de sa filmographie qui la place parmi les plus grands personnages du cinéma (Oscar 2008 de la meilleure actrice dans un second rôle, présidente du jury international du festival de Berlin en 2009), mais surtout à cause de la simplicité caractéristique des grands personnages. C'est avec une gentillesse désarmante qu'elle accède à ma demande de répondre à quelques questions, m'invitant à rejoindre le cercle très restreint des journalistes habilités à l'interroger dans le très sélect « Lounge de l'Ours ». Quand c'est mon tour, nous sommes trois à lui faire face, tandis qu'elle est en compagnie de Luca Guadagnino, le réalisateur de son nouveau film (où elle joue en italien sans doublage). Interrogés sur leur collaboration, tous deux comparent la réalisation d'un film à un acte d'amour, voire à celui d'élever un bébé. Chacun sait qu'il faut le nourrir, le langer et veiller à son sommeil, on a pas besoin de se le répéter ou le répéter à l'autre, on se fait confiance et chacun fait ce qu'il y a lieu de faire.

Je l'interroge surtout sur ce qu'elle pourrait avoir envie de dire aux personnes non professionnelles désireuses de participer à un jury: y a-t-il une différence entre aller au cinéma juste par plaisir privé et regarder un film qu'on est amené à juger ?

Elle soutient vivement qu'il n'y a pas de différence: dans tous les cas il faut être parfaitement ouvert à ce qui se montre à nous et le capter avec tout ce que nous sommes, en toute honnêteté.

J'ai soulevé alors le problème des jeunes apprentis-jurés (je pensais surtout au jury du Ciné-Festival en Pays de Fayence), habitués à ne regarder que des « block-boosters ». Avec la même passion elle soutient que là aussi il n'y a pas de différence: il ne faut pas mépriser les block-boosters parce qu'en tant que tels ils témoignent de quelque chose qui est caractéristique de notre époque. De l'autre côté il ne faut jamais dire d'avance « ce n'est pas mon genre de film »! Chaque film est un événement qu'il faut vivre pleinement, dans une totale ouverture, toujours prêt à se laisser surprendre.

Quant à l'exigence de « juger » des films elle s'exclame: « mais on ne les juge pas, on les choisit! » Elle donne comme exemple le film auquel son jury a donné l'année dernière l'Ours d'Or, *Milk of sorrow*: sans cette distinction il serait sûrement passé inaperçu, alors que maintenant il est nominé aux Oscars du meilleur film étranger. La responsabilité du juré est justement de participer à la révélation de tels films, universels à travers leur particularité.

Waltraud Verlaquet

Chaque film est un événement qu'il faut vivre pleinement

il faut être parfaitement ouvert à ce qui se montre à nous et le capter avec tout ce que nous sommes, en toute honnêteté.

1985 : Caravaggio de Derek Jarman
 1986 : Egomania - Insel ohne Hoffnung de C. Schlingensiefel
 1987 : Friendship's death de Peter Wollen
 1987 : Aria de Robert Altman
 1989 : War requiem de Derek Jarman
 1990 : The Garden de Derek Jarman
 1991 : The Party : nature morte de C.B. Queenie
 1991 : Edward II de Derek Jarman
 1992 : Man to Man de John Maybury
 1992 : Orlando de Sally Potter
 1995 : Female perversions de Susan Streitfeld
 1995 : Wittgenstein de Derek Jarman
 1997 : Conceiving Ada de Lynn Hershman-Leeson
 1997 : Love is the devil de John Maybury
 1999 : The War zone de Tim Roth
 1999 : La Plage de Danny Boyle
 2000 : Mondes possibles de Robert Lepage
 2001 : Bleu profond de Scott McGehee
 2001 : Vanilla Sky de Cameron Crowe
 2002 : Teknolust de Lynn Hershman-Leeson
 2002 : Adaptation de Spike Jonze
 2002 : Young Adam de David Mackenzie
 2003 : Crime contre l'Humanité de Norman Jewison
 2004 : Constantine de Francis Lawrence
 2004 : Broken Flowers de Jim Jarmusch
 2004 : Le Monde de Narnia de Andrew Adamson
 2005 : Thumbsucker de Mike Mills
 2006 : Stephanie Daley de Hilary Brougher
 2007 : Michael Clayton de Tony Gilroy
 2007 : L'Homme de Londres de Béla Tarr
 2008 : Julia d'Erick Zonca
 2008 : Le Monde de Narnia : Le Prince Caspian
 2008 : Burn After Reading de Joel Coen
 2009 : L'étrange Histoire de Benjamin Button de D.Fincher
 2009 : The Limits of Control de Jim Jarmusch

Filmographie de Tilda Swinton

Le jeu de l'être

Derrière le masque

Dans le théâtre antique, chaque acteur porte un masque. Ce dernier, à la fois représente le personnage que le comédien se doit d'incarner, et masque la personne physique qui lui prête vie. Le masque montre et cache, il montre pour autant qu'il cache.



<http://upload.wikimedia.org>
"GNU Free Documentation License"

Dans le jeu moderne il n'y a plus de masque. L'acteur incarne son personnage jusque dans ses traits physiques. Il n'en disparaît pas moins. Sur la scène ou devant la caméra, il agit, se comporte et parle comme un autre que lui, il en imite les manières, les tics, il incarne dans sa chair des émotions qui ne sont pas les siennes mais celles de cet autre pour faire croire au spectateur à la réalité du personnage. Il montre en cachant, il cache pour mieux montrer.

L'acteur se rend ainsi transparent en quelque sorte, il efface sa personnalité propre pour mieux se couler dans celle de son rôle, plus même: pour que son personnage vive à travers lui.

Actions bonnes et mauvaises

Dans la Bible, il n'y a pas d'acteur de théâtre ou de cinéma. Quand il est question d'« actions » c'est surtout pour distinguer les actions bonnes des mauvaises, selon l'antique notion de la pesée des âmes, bien connue déjà des textes égyptiens: *Toute action est pesée par Dieu*¹. Il s'agit donc là d'un jugement moral qui n'a pas cours dans l'art cinématographique car un excellent acteur peut jouer un personnage qui agit mal. La qualité de son jeu ne relève pas de la morale mais de l'art.

Agir « au nom de »

Cependant, sur un autre point, on peut bien trouver des points de comparaison entre action au cinéma et dans la Bible. Par exemple, quand les sacrificateurs demandent à Jésus dans le Temple: *Par quelle autorité fais-tu ces choses et qui t'a donné cette autorité ?*² Il n'est pas seulement question ici de quelqu'un qui agit, mais d'une instance qui fait qu'il agit comme il le fait.

On pourrait comparer du coup cette instance au réalisateur qui impose un rôle à l'acteur et lui dit comment il doit agir. Dans un sens ou dans l'autre d'ailleurs, car quand l'apôtre Paul dit: *... ce n'est plus moi qui agit mais c'est le péché qui habite en moi*³ c'est aussi une instance autre que la personne humaine qui agit à travers elle, mais mauvaise cette fois.

Dans la peau

Dans l'Antiquité, le masque du comédien est nommé *persona*, ce qui a donné notre mot « personne ». Comme si la personne humaine se confondait avec le rôle qu'elle joue – non sur scène mais dans la vie.

Dans les deux citations ci-dessus, il s'agit pourtant encore d'autre chose: il n'y est pas seulement question de notre personnage social et des déterminismes qui façonnent notre vie, mais d'une force qui pousse l'homme à agir dans le sens de la volonté divine ou au contraire dans le sens du péché. Ce n'est pas seulement un masque qu'on porte un temps pour l'enlever ensuite, c'est un masque intériorisé si je puis dire – autrement dit une « personne ».

Vieux débat entre ce que nous sommes, ce que nous prétendons être, ce que nous voudrions ou devrions être... et aussi ce que nous ne voudrions pas être.

L'apôtre Paul parle du « vieil homme »⁴ pour désigner notre être pécheur, mort et ressuscité pour une vie nouvelle en Christ.

Transparent et fidèle

Pour filer la métaphore jusqu'au bout, on pourrait mettre en relation la personne propre de l'acteur avec ce « vieil homme », support nécessaire à la vie en Christ, mais appelé à disparaître, devenir transparent, pour que puisse vivre en lui et à travers lui cet Autre que nous avons vocation à manifester devant les spectateurs de notre vie. *Ce n'est plus moi qui vit, mais Christ en moi*⁵, dis l'apôtre. Alors : Action !

*Aimons en actions et en vérité !*⁶

Waltraud Verlaquet

¹ 1 Sam. 2,3.

² Mt 21, 23.

³ Rm 7,17.

⁴ Par exemple Rm. 6, 6.

⁵ Gal. 2,20.

⁶ 1 Jn 3,18.

Montpellier : Juifs et arabes au festival chrétien du cinéma

Photo : Dans la vie de Philippe Faucon © Pyramide Distribution



Le thème du Festival : « *D'ici et d'ailleurs* », autorisait un vaste éventail de situations. Chocs de cultures pour la plupart liés à la distanciation géographique : « *De l'autre Côté* », « *Babel* », « *Welcome* ». Mais aussi dans la coexistence quotidienne d'êtres dont les origines respectives fondent la prospérité des communautarismes.

Jaffa : une famille juive, un garage, deux salariés, père et fils, arabes israéliens, descendant de ceux, rares, qui ont « échappé » à la déportation de la fin des années 40.

Dans la vie : une bourgeoise juive native d'Algérie, exilée du côté de Nice. Paraplégique, elle est contrainte d'accepter les services d'une « auxiliaire de vie », ancienne d'Algérie aussi, mais ... arabe. Les débats « à chaud » qui ont suivi les projections n'avaient pas la prétention de changer le monde. Tout au plus d'éclairer tel ou tel aspect.

Dans « *Jaffa* », on a dit que cet « ailleurs » nous concernait aussi, car ici les tensions racistes ne manquent pas. Un autre intervenant a cru déceler

une orientation peu objective du récit, caractéristique, selon lui, d'un cinéma israélien « de gauche », pour des questions d'audience à l'étranger. Mais le manichéisme n'est pas si évident : les protagonistes vivent longtemps en bonne intelligence, les enfants élevés ensemble dès le plus jeune âge. Mais il est apparu qu'en situation de crise, les traditions séculaires « avaient le dessus » : Toufik, le jeune mécanicien, longtemps soumis, malgré l'hostilité à peine voilée du « fils de famille », ne se contient plus et commet l'irréparable, dès que l'on a touché physiquement à son père. Image des palestiniens opprimés, à la rage contenue, jusqu'à l'éclatement. Ainsi, le couple juif a accepté la grossesse de leur fille et la naissance qui a suivi, mais rompt définitivement apprenant que le père est le jeune Toufik ;

L'éventualité d'un mariage mixte « civil », qui se déroulerait à Chypre (pratique assez répandue), apparaît pour certains comme la « métaphore » d'une réconciliation nationale. Mais le réalisateur nous laisse libre de l'issue. Signe d'espoir, que la lecture, à la petite fille,

d'un conte où il est question d'une clé, la clé du jardin, qui serait restée cachée, pour réapparaître 10 ans après ? Toufik a été libéré après 10 ans d'incarcération. La brève rencontre du père et de sa fille n'éclaire pas les choses...

« *Dans la vie* » n'a pas suscité autant de questions. Les deux protagonistes s'y apprivoisent vite, « car toutes deux ont un ailleurs commun : L'Algérie, qui dépasse les conventions religieuses ». Et cette remarque élogieuse : « Dans ce film, on a l'impression que tout est positif ». Ont touché les spectateurs : la scène du hammam, où Esther, la juive partage la compagnie des autres, « mais avec le regret de ne pas mettre les pieds dans l'eau ». Et aussi la liesse qu'Esther partage, pour le départ de Salima pour le pèlerinage. A la question : « Les actrices ont-elles évolué, au cours du tournage dans leur esprit de tolérance ? La réponse d'Esther (présente sur les lieux avec sa comparse Salima) : « Pour moi, l'évolution a débuté dès ma naissance ». Et Salima en écho : « tu as parlé à ma place ! ».

Jacques Agulhon

Quels films pour nos jeunes ?

A partir de quel âge enfants et adolescents peuvent-ils, en Suisse Romande, assister à une projection cinématographique ?

La loi vaudoise de 2006 sur le cinéma, les vidéogrammes et les logiciels de loisir stipule que tous les films sortant en salle de cinéma sont par principe interdits aux moins de 16 ans. Pour que les plus jeunes puissent y assister, il faut donc que les exploitants ou les distributeurs adressent une demande d'abaissement d'âge à l'OCCF (Organe cantonal de contrôle des films).

Le film est alors visionné par l'OCCF, qui peut fixer un âge légal inférieur à 16 ans, soit sans limite d'âge, à 7, 10, 12 ou 14 ans. L'OCCF peut également élever l'âge d'admission à 18 ans révolus « lorsqu'une représentation cinématographique est traumatisante, exalte la violence, offense la dignité humaine ou constitue une forme d'incitation à la délinquance ou au racisme. »

Les membres de l'OCCF, actuellement au nombre de 8,

ont tous un contact régulier, familial ou professionnel, avec des enfants et sont intéressés par les questions liées à la protection de la jeunesse et à l'éducation aux médias. Ils sont enseignant, infirmière, psychologue, exploitant de salle, archiviste à la cinémathèque suisse, juge pour enfants...

Les films sont visionnés par au moins 4 membres lors de séances privées organisées par les distributeurs et exploitants pour la presse et l'OCCF. Après le visionnement, ils délibèrent puis statuent et l'un d'entre eux rédige une fiche justificative dont la synthèse figurera sur le site internet.

Les critères pris en compte pour fixer l'âge légal sont : violence, angoisse et terreur, représentation de la sexualité, déformation tendancieuse de la réalité ou risque de manipulation, outrage, mépris, dénigrement, vulgarité, risque d'exemplarité négative ou de fascination, relations psychologiques pesantes ou perverses, effets physiologiques (durée, son...). Bref, nous essayons d'être attentifs à tout ce qui pourrait impressionner, perturber, voire traumatiser les jeunes spectateurs.

Des critères positifs sont également pris en compte, tels que l'intérêt culturel, historique, didactique et divertissant des films.

En vue de donner une information complémentaire à l'âge légal d'admission, qui lui a valeur contraignante, un âge suggéré est fixé par l'OCCF. Destiné à aider les spectateurs dans leur choix, il tient compte de la maturité nécessaire pour comprendre un film et y prendre plaisir.

Depuis 15 ans, les cantons de Vaud et Genève collaborent étroitement en se répartissant les films à visionner, une certaine par an et par commission. Les autres cantons romands reprennent ensuite leurs décisions.

Le résultat de notre travail, avec une synthèse pour chaque film, est publié sur un site internet commun: www.filmages.vd.ch ou www.filmages.ge.ch. Il est consulté et apprécié par de nombreux parents, enseignants, exploitants, satisfaits du système en vigueur. Précieuses pour nous, des réactions de parents nous parviennent régulièrement, le plus souvent pour tancer notre laxisme, quelquefois pour revendiquer la seule responsabilité parentale dans les choix cinématographiques.

Quoi qu'il en soit, le système romand est généralement plus « sévère » que le français. Par exemple, *LA HORDE*, de Yannick Dahan et Benjamin Rocher, accessible en France dès 12 ans, n'est pas autorisé en Suisse romande avant 16 ans, avec l'âge suggéré à 18 ans. En effet, le film multiplie les contre indications: une violence omniprésente et parfois extrêmement complaisante, des personnages outranciers et sans morale, des dialogues d'une grande vulgarité, un emploi gratuit et systématique de toutes sortes d'armes sans justification, une bande-son et des images très agressives.

Vérité au deçà du Jura, erreur au delà...

*Anne-Béatrice Schwab
membre de l'OCCF*



Même pas peur !

Les contes de fées ne sont plus ce qu'ils étaient depuis qu'on peut les voir sur l'écran de la télévision familiale.

C'est ainsi que trois petits lutins de quatre à sept ans se sont attaqués au loup illustré par les marionnettes de Suzie Templeton, évoluant avec réalisme sur la musique de Prokofief.

C'est d'abord le manque de paroles qui les choque : «*Ils parlent pas dans ce film !* »

Mais précisément, ce silence rend plus attentif et nos trois mini spectateurs, recroquevillés dans les fauteuils de papy et mamie, chacun suçant fébrilement son pouce, n'en perdent pas une séquence.

La musique interviendra bien après un prologue qui nous présente le village russe moderne et sa population. D'emblée, les individus portant fusil en bandoulière se montrent antipathiques qui maltraitent le petit paysan Pierre.: «*J'aime pas le Pépé !* » Il faut dire, que lui aussi rudoie Pierre qui lui

avait chipé la clé du portail pour sortir malgré l'interdiction. Et puis, son visage tavelé, sévère, ne ressemble en rien à leur modèle de référence ...

Dès l'apparition du thème musical, le terrain devient plus familier et les commentaires se portent sur les personnages : «*Il est mignon le chat avec sa petite tête* » (pourtant un énorme matou patibulaire...), «*L'oiseau, il peut pas voler puisqu'il ouvre pas ses ailes !* ».

Et quand le loup apparaît : «*Il est beau le loup ! Il a les yeux bleus* » Et c'est désormais le

loup qui deviendra le héros du conte, d'autant plus qu'à la fin, Pierre, pour punir les soi-disant chasseurs, le laissera s'échapper, l'accompagnant même, sur la place du village.

«*C'est pas des chasseurs, ça, c'est des brigands !* »

A la fin du film, on anticipe : «*Le loup, il reviendra voir Pierre* ».

Mais quand même, on réclame maintenant *Pierre et le loup* de Walt Disney, histoire de rire enfin un peu !

Arlette Welty-Domon



Pierre et le loup de Suzie Templeton - Oscar du court métrage d'animation | Hollywood - Février 2010 (© Les films du Préau).

Pro-Fil

Bulletin d'adhésion Année 2010

Nom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone / Mail :

Tarifs :

- Individuel: 30
- Couple : 40
- Réduit : 10 (pasteur, tudiant, chmeur)
- Autre : nous consulter
- Soutien : Montant libre

Ci-joint un chèque de ____ à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil

390 rue de Fontcouverte

Bâtiment 1

34070 Montpellier



Ciné-Culte

Peut-on associer culte et cinéma, mélanger célébration et analyse d'images ? A ceux qui doutent, on peut répondre : oui, c'est possible et ça marche, l'expérience en a été faite à Caen, en novembre 2009, avec la participation de Pro-Fil.



Photo : © Collection AlloCiné www.collectionchristophel.fr

Il est vrai qu'il s'agissait d'*Ordet*, de Carl Dreyer, un film qui se prêtait particulièrement bien au principe retenu pour l'organisation de cette cérémonie : rythmer les différents temps du culte (louange, repentance, partage, parole, pardon, envoi et bénédiction) par la projection de séquences dont le contenu dramatique était approprié au moment liturgique, et dont le contenu visuel était analysé par un intervenant (moi, en l'occurrence).

Ainsi, le temps de la louange était associé à la scène où Inger (la jeune femme qui mourra et sera ressuscitée) reconforte son beau-père, Borgen, en lui parlant des miracles quotidiens que la vie réserve.

Ainsi encore, au temps du pardon correspondait la réconciliation des deux ennemis jurés, Peter le tailleur et Borgen.

Et bien sûr le temps fort a été celui du sermon. Là encore, le choix d'*Ordet* a facilité les choses. On se souvient en effet qu'à la fin du film, Johannes, le fou mystique, redevenu sain d'esprit après la mort d'Inger, s'enfuit de la maison en laissant, écrits de sa main, les mots du verset de Jean (13,33) : « Vous me chercherez, mais là où je vais vous ne pouvez pas aller ». Scène magnifique, où la parole de vie est encadrée par deux annonces de mort (certificat funéraire et faire-part de décès), et où le moindre détail suscite l'interprétation. Mais aussi texte magnifique, poétique et sibyllin, ouvert et mystérieux. Jean Alexandre devait le retenir pour sa prédication, permettant qu'en ce moment clef du film comme du culte, le regard du cinéaste et la réflexion du théologien convergent et se rejoignent sur les mêmes mots de l'Évangile.

Pourra-t-on dire encore que les protestants sont ennemis de l'image ? Ils mettent maintenant du cinéma même dans leurs cultes !

Jean Lods

Bulletin d'abonnement à Vu de Pro-Fil

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Commune : _____

Je désire m'abonner à Vu de Pro-Fil. Je joins un chèque de 13€ et je l'envoie avec ce bulletin à :

Secrétariat de Pro-Fil
390 rue de Fontcouverte
Bâtiment 1
34070 Montpellier



Date : _____

Signature : _____

Si chaque Profilien trouve un nouvel abonné, nous pourrions passer à la couleur



Parmi les prochaines sorties en DVD

Le ruban blanc de Micheal Haneke
 Le Concert de Radu Mihaileanu
 Les Herbes folles d'Alain Resnais
 Mission de Roland Joffé
 Rapt de Lucas Belvaux
 Sur la route de Madison de Clint Eastwood
 Vol au-dessus d'un nid de coucou de Milos Forman ...



Dimanche 18 avril de 10h à 10h30

PRÉSENCE PROTESTANTE diffusées sur France 2
 Productrice : Séverine Boudier

Frédéric Mendelssohn-Bartholdy (1809 -1847), documentaire de Youki Vattier.

Pour plus d'informations : www.presenceprotestante.com



initiation □ l'image

PRO-FIL a été appelé par la Commission Régionale de l'Eglise Réformée de l'Ouest à organiser deux week-ends d'initiation à l'image.

Le premier aura lieu dans la région de **Nantes les 25 et 26 Février**, animé par Maguy CHAILLEY et Jean DOMON :

- × Jean présentera un exposé intitulé *Comment notre foi s'interroge-t-elle au sujet de l'image ?*
- × Maguy proposera une *Introduction à la notion de lecture d'images* et dans une seconde intervention un exposé sur *la lecture d'images publicitaires à références bibliques* . d'autres ateliers auront lieu l'un sur une lecture d'œuvre peinte et et un autre invitera les participants à *une construction d'images*
- × Une approche de l'image filmée permettra aux participants de visionner et d'analyser le film des frères Dardenne *LE FILS* ainsi que deux extraits significatifs de ce qui aura été abordé dans les ateliers.

La seconde session aura lieu les **24 et 25 Avril** dans la région de **Poitiers** et sera animée par Jacques et Nicole VERCUEIL entourés d'autres responsables spécialisés dans cette même perspective.



Musique au cinéma pour la Journée de Pro-Fil à Marseille

Samedi 12 juin, le groupe de Pro-Fil des Bouches du Rhône organise, au Parvis des Arts* à Marseille une journée consacrée à la musique et son utilisation au cinéma.

En particulier, Jean-Louis Charbonnier, qui a été conseiller musical d'Alain Corneau dans son film *Tous les matins du monde* (France 1991), sera présent pour expliquer les artifices de réalisation qui permettent à un acteur qui n'a jamais joué d'un instrument de faire illusion - et souvent de manière convaincante.

« On peut dire que Marais a porté la Viole à son plus haut degré de perfection, et qu'il est le premier qui en a fait connaître toute l'étendue et toutes les beautés par le grand nombre d'excellentes pièces qu'il a composées pour cet Instrument, et par la manière admirable dont il les exécutoit »**.C'est cette manière admirable que Jean-Louis Charbonnier a essayé de rendre dans ce film sur les souvenirs de jeunesse de Marin Marais, violiste du XVIIe-XVIIIe siècle, pendant son apprentissage auprès de monsieur de Sainte Colombe.

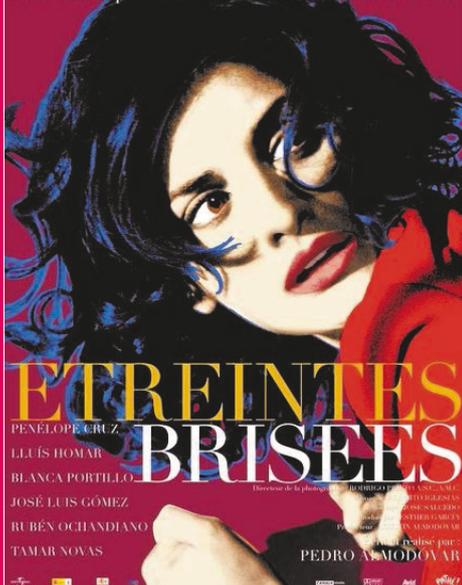
En compagnie du musicien qui a guidé l'interprète du théorbisite dans ce film, Jean-Louis Charbonnier et sa viole de gambe nous régaleront aussi d'un concert de musique baroque*** dont le programme n'est pas encore dévoilé.

Tous les profiliens et leurs amis sont les bienvenus.

Nicole Vercueil

* Parvis des Arts, 8 rue Pasteur Heuzé – Marseille
 ** *Vies des Musiciens ..* de Evrard Titon du Tillet
 *** Il est prévu une participation aux frais

EL DESEO présente UN FILM DE ALMODÓVAR



Etreintes brisées

Espagne - Durée : 2h09

Sélection Officielle
Cannes 2009

L'AUTEUR :

Pedro Almodovar présentait son 17^{ème} film à Cannes, 29 ans de carrière. Quelques titres marquants : *Femmes au bord de la crise de nerfs* (1987), *Talons aiguilles* (1991), *La fleur de mon secret* (1995), *Tout sur ma mère* (2001), *La mauvaise éducation* (2004). Portraits pleins de vie et de sensibilité distanciée, sur fond d'une Espagne en pleine transformation économique, sociale et psychologique.

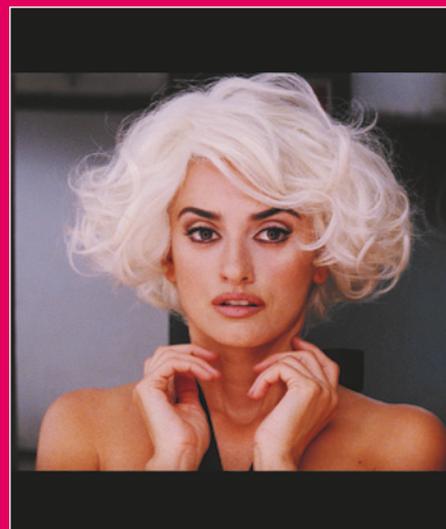
RÉSUMÉ :

Dans l'obscurité, un homme écrit, vit et aime. Quatorze ans auparavant, il a eu un violent accident de voiture, dans lequel il n'a pas seulement perdu la vue, mais où est morte Lena, la femme de sa vie. Cet homme a deux noms : Harry Caine, pseudonyme ludique sous lequel il signe ses travaux littéraires, ses récits et scénarios ; et Mateo Blanco, qui est son nom de baptême, sous lequel il vit et signe les films qu'il

dirige. Après l'accident, Mateo Blanco devient son pseudonyme, Harry Caine.

ANALYSE :

Le film, dont le sujet réel est en fait le cinéma, dégage charme et séduction, grâce à un récit fluide, à des images somptueuses. La musique aux sonorités profondes se déroule, alors que résonnent en voix -off les paroles d' Harry Caine, écrivain et scénariste, qui a décidé d'abandonner son identité réelle, Mateo Blanco. Le film nous raconte sa tumultueuse et belle histoire d'amour avec Lena, vécue quatorze ans auparavant (en 1994), alors qu'il était un réalisateur en vogue. Brutalement arrêtée, sa carrière devient celle d'un écrivain-scénariste. Mais revenant sur son passé, et renouant avec son fils (qu'il découvre !), il voudrait reprendre entièrement le montage du film qu'il tournait avec Lena, que son producteur, amant jaloux, avait sciemment saboté ! Ainsi,, de nombreuses séquences évoquent clairement les péripéties de la réalisation : relations avec le producteur, casting, problèmes de mise en scène, gestion des défaillances des acteurs, contrôle du montage...Le film, tourné par Mateo, s'appelait "Femmes et valises", allusion aux premiers films d'Almodovar. Mais tout cela nous est présenté parfaitement imbriqué dans l'histoire personnelle de Mateo-Harry, avec grande virtuosité. Le producteur, Martel, tient Lena sous sa coupe (Penelope Cruz, créature sensuelle comme jamais), mais celle-ci tombée sous le charme de Mateo, le quitte. Par dépit, le producteur ordonnera le montage du film avec les rushes les moins



réussis (le film sera un échec). Le moment le plus jouissif est celui où l'on voit Mateo et son fils reconstituer entièrement une séquence, à l'humour irrésistible et où Lena est éblouissante. "Il faut savoir terminer un film, même si c'est en aveugle !" dit Mateo-Harry, en guise de conclusion à *Etreintes brisées*, mélodrame attachant

Alain Le Goanvic

Photos : Pathé Distribution
Paola Ardizzone et Emilio Pereda (AFC)

Réalisation, scénario, dialogues :

Pedro Almodovar

Montage : José Salcedo

Image : Rodrigo Prieto

Son : Miguel Rejas

Musique : Alberto Iglesias

Production : El Deseo D.A

Interprétation :

Pénélope Cruz (Lena),
Lluís Homar (Mateo/Harry),
Blanca Portillo (Judith),
José Luis Gomez (Ernesto Martel)

Dans le cadre d'une collaboration avec les pages culturelles du site protestants.org, des membres de Pro-Fil rédigent régulièrement des fiches sur des films nouveaux.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche sur ce site depuis Vu de Pro-Fil n° 2 : *A l'origine* (Xavier Giannoli) - *Le ruban blanc* (Michael Haneke) - *Les herbes folles* (Alain Resnais) - *Walter, retour en résistance* (Gilles Perret) - *Rapt* (Yvan Attal) - *Strella* (Panos H. Koutras) - *Persécution* (Patrice Chéreau) - *Vincere* (Marco Bellocchio) - *Hadewijch* (Bruno Dumont) - *La fille la plus heureuse du monde* (Radu Jude) - *Les chats persans* (Bahman Ghobadi) - *Coco Chanel et Igor Stravinsky* (Jan Kounen) - *Les contes de l'âge d'or* (Christian Mungiu) - *Agora* (Alejandro Amenabar) - *Precious* (Lee Daniels) - *Tsar* (Pavel Lounguine) - *La route* (John Hillcoat) - *Avatar* (James Cameron) - *Invictus* (Clint Eastwood) - *Tetro* (Francis Ford Coppola) - *Padre Nuestro* (Christopher Zalla) - *The limits of controm* (Jim Jarmusch) - *Lebanon* (Samuel Maoz) - *Une vie toute neuve* (Oumie Lecomte) - *In the air* (Jason Reitman)